

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Villas-cochères

Suzanne Lafontaine

Volume 38, Number 4 (226), August 1996

La terre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32477ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lafontaine, S. (1996). Villas-cochères. *Liberté*, 38(4), 99–105.

SUZANNE LAFONTAINE

VILLAS-COCHÈRES

Le paysage n'est pas seulement ce qui s'offre à la vue, une image, une forme. Quelque chose de primitif, d'antérieur, se joue entre soi et le paysage. Au fil des ans, les lieux de notre vie nous amènent à voir le monde d'une manière plutôt que d'une autre. C'est à travers eux qu'on appréhende et pense le monde. C'est ce qu'il est convenu d'appeler la fonction matricielle de l'espace. Notre rapport au paysage – et tout particulièrement au paysage originaire – est une expérience d'individuation certainement aussi ancienne que notre apprentissage de la vision, de la marche et du langage. Ce paysage – qu'il s'agisse d'un champ, d'un fleuve, d'une ruelle – est pour toujours un moment clé de notre vie, une sorte de sédiment. Les lieux et paysages sont donc aussi mémoire, identité, culture et rapport au monde.

Malheureusement, nous ne pouvons retourner à ce paysage originaire parce qu'il appartient à l'espace qui subit des transformations, ainsi qu'au temps, à la mémoire et à leurs distorsions. Peut-être cherchons-nous ce lieu toute notre vie durant en opérant à répétition cette découpe des alentours qu'on appelle *paysage*, et ce dans l'espoir ou l'espérance d'une coïncidence, d'une adéquation, d'un réconfort.

Dans ce contexte, la représentation de paysage sous diverses formes – verbales, picturales, photographiques,

etc. – est un simulacre qui occulte très précisément ce qu'il désigne: la mort du paysage passée sous silence. En effet, au-delà de la perte du paysage originaire, on peut évoquer toutes sortes de morts du paysage. La population mondiale vit de plus en plus dans les villes, la dégradation de l'environnement, pour n'en nommer que deux.

Ici

Au cœur de la ville, je peux choisir de fréquenter quelques substituts de nature: jardins, parcs, arboretums. Si j'en avais les moyens, je pourrais, comme des centaines de milliers d'autres personnes, vivre dans une tour de condos ou un bungalow, en banlieue ou dans un quartier de la ville bulldozé, reconstruit, paysagé de quelques érables feluets et rebaptisé d'un nom évocateur¹: *Le Charme des bosquets* (Laval), *Les Jardins des écluses* (Ville LaSalle); *Les Brises du fleuve* (Verdun); *Les maisons sur jardin du Domaine de la forêt* (Île des Sœurs); *Rivebourg: votre maison sur le lac* (Vaudreuil); *Cité sur le lac* (Saint-Hubert); *Les Villas-cochères des Bois-Francs* (Ville Saint-Laurent).

Dans *Do Androids Dream of Electric Sheeps?* de Philip K. Dick, Deckard² compulse l'*Argus*, une sorte de catalogue de marchandises. Il rêve d'acquérir un faux mouton, les vrais étant devenus prohibitifs, parce que quasi éteints. Il spéculé même sur l'existence réelle de quelques survivants. Tout comme Deckard en quête d'un mouton, je pourrais aujourd'hui me chercher un paysage préusiné.

1. Publicités de développements domiciliaires, *La Presse*, 10 février 1996.

2. Personnifié par Harrison Ford dans *Blade Runner*, la version cinématographique de Ridley Scott.

Au-dessus d'une photo du désert de l'Arizona, on peut lire : *Overnight Oasis*³. *It's that easy. Three irrigation lakes installed in three working days (...). Send us your site plan and we'll custom fabricate to fit any size, shape or application.* (Nulle mention d'étude d'impact.) Cette compagnie de géotextiles s'appelle EPI, ce qui signifie *Environmental Protection Inc...*

Ou encore *Sometimes Nature Needs Help*⁴, soit la photographie panoramique d'une petite marina où mouillent des bateaux avec, au bout d'un quai, un club privé ou un resto chic. Au tout premier plan, d'énormes rochers dessinent la courbe du rivage. Dans le coin inférieur droit de l'image, des caractères blancs en surimpression du noir des rochers nous disent : *Our work is a facsimile of the splendour of natural rock.*

Quelques pages plus loin, une photographie de l'enclos des tigres du Zoo de San Diego traversé par la *Tiger River* d'où s'échappe une brume matinale : *Fog scape, fog for landscape enhancement, mystical effects*⁵.

Si ma santé physique ou mentale décline et que tout ces simulacres ne me suffisent plus, je pourrai fréquenter le *healing garden*⁶, *restorative* ou *therapeutic landscape* d'un hôpital américain. Dans la sillage de l'horticulture thérapeutique⁷, certains hôpitaux américains sont maintenant pensés et construits en fonction d'une « nouvelle » idéologie : la nature – sa présence, sa fréquentation – est curative.

Il ne vient à l'idée de personne d'intervenir sur les lieux de vie eux-mêmes ou encore sur les conditions

3. *Landscape Architecture*, juillet 1993, p. 124.

4. *Ibid.*, p. 18-19.

5. *Ibid.*, p. 72.

6. *Ibid.*, janvier 1995, p. 56.

7. *The Biophilia Hypothesis*, symposium de Cleveland, Ohio, 1995.

de vie des gens. Quand vous en serez à compter vos lymphocytes, on vous amènera un bégonia, on vous permettra de flatter l'écorce d'un bouleau, on vous fera entendre le chant d'un oiseau ou un ruisseau. Le principe homéopathique en quelque sorte : ceci n'est qu'une infime trace du monde, mais peut-être qu'à son contact vous pourrez vous refaire une santé.

Ailleurs

Et s'il fallait partir, aller vivre ailleurs. Mais la villégiature n'est-elle pas qu'une parenthèse, elle aussi simulacre, sorte d'utopie, d'éden régénérateur. Aller chercher ailleurs ? On peut simplement rouler, sans arrêt, dans une sorte de fuite en apesanteur. Ou mieux encore, faire du *sightseeing*. Le tourisme comme consommation d'une altérité spectacle. Mais la préhension physique des lieux ne suffit plus. Il faut, avant de partir, visionner des vidéos promotionnels : voir avant de voir, que l'image précède et se substitue au lieu à venir. Puis ne pas oublier de faire bonne provision de vidéos souvenirs pour, au retour, ratifier, archiver, inhumer le lieu.

Parcs, lieux de villégiature, lieux récréo-touristiques : existe-t-il encore un univers non urbain échappant à la culture urbaine et à la culture marchande ? Qu'il s'agisse de l'univers rural ou des grands espaces du territoire québécois – tout se trouve encodé dans un folklore (et son économie), c'est-à-dire dans un rapport social à sens unique : une mise en discours par l'Autre. Le folklore de la campagne, de la région éloignée, de l'univers exotique des grands espaces⁸. L'agriculteur, l'autochtone,

8. Qu'on pense à la façon dont le public québécois a vécu par procuration l'expédition de Bernard Voyer et Thierry Pétrie en Antarctique à l'hiver 1995-1996.

l'habitant d'une région éloignée⁹ n'ont que peu ou pas leur propre voix, leur propre discours, pas même une représentation dont ils seraient eux-mêmes les auteurs exclusifs. Ces lieux non urbains disparaissent en quelque sorte, dérobés, engloutis sous la force du regard de l'Autre. Il n'en reste que des fictions, des versions folkloriques ou imaginaires – ici imaginaire de l'urbain. Cette mise en discours prend toutes sortes de formes : la réquisition et l'aménagement du territoire à des fins récréatives (pourvoiries) ou industrielles (autoroutes, usines), la fréquentation touristique, la prolifération et/ou l'étalement du tissu urbain (banlieues, villégiatures) ; autant de réponses urbaines aux besoins urbains, faisant fi de toute réalité non urbaine.

Le parc (provincial, national) devient l'organisation d'un espace dans une logique de spectacle. La Nature y est réinterprétée, réaménagée : relecture (et réécriture) urbaine de l'univers non urbain. Ici, le dominant met en discours la relation¹⁰. Des systèmes de représentation différents se trouvent brusquement projetés sur un même espace. Appropriation et consommation pour les uns, perte et/ou acculturation pour les autres.

Nulle part

La métaphore automobile de l'Internet – autoroute de l'information – n'est pas innocente. Le surf des internautes est curieusement semblable à la déambulation automobile, mais cette fois-ci en plus désincarnée, aseptisée. Bien sûr, l'esprit n'est pas à dissocier du corps,

9. Dans l'univers médiatique de la métropole, il existe essentiellement deux pôles d'intérêts : le centre (la ville) et la périphérie (le monde, la scène internationale). Rien entre les deux.

10. Certaines statistiques nous révèlent que les utilisateurs des parcs nationaux sont en grande majorité des citoyens scolarisés.

mais l'on peut dire ici que nous n'avons plus de corps puisque, hormis la vue (et parfois l'ouïe), aucun des autres sens n'est sollicité. Pendant que notre corps est prisonnier entre quatre murs, et que nous sommes bien assis devant l'écran, notre esprit s'échappe. Dans les lieux virtuels, les coups reçus ou portés ne font ressentir aucune douleur et s'exercent en toute impunité.

Camus disait de l'homme du XX^e siècle qu'il était un être géographique parce qu'il n'avait plus d'histoire. Alors, après la mort du paysage, que reste-t-il à l'être humain du XXI^e siècle, propulsé dans les lieux virtuels de la technosphère, en exil hors du paysage, de son propre corps et du monde sensible ?

Sujets déterritorialisés, acculturés, nous tentons à travers toutes sortes de pratiques – picturales, photographiques, architecturales, littéraires – de nous réapproprier ce paysage, vis-à-vis du corps. Réappropriation psychologique, idéologique, symbolique ; véritable travail de deuil. Mais dans cette quête, qu'est-ce qui deviendra paysage, territoire, lieu d'accueil et d'inscription du corps ? quels seront nos lieux de convergence et de réification ?

Je regarde une reproduction de *Night Sleeper* d'Andrew Wyeth et je rêve. Ici, l'homme a peint la lumière exacte d'un clair de lune, juste ça, *freed from any beginnings or ends*, dit-il¹¹, sans commencement ni fin. Sorte de haïku pictural.

Cette nuit nous passons à l'heure d'été. Quelque chose à quoi s'accrocher pour encore appartenir au passage des saisons.

Comment fissurer ce constant désir d'une mémoire de l'avant, ici mémoire d'un ailleurs ? Et de grâce, ne confondez pas cela avec le passéisme ou la nostalgie.

11. Andrew Wyeth, *Autobiography*, Bullfinch, 1995, p. 118.

Quand la lisière d'arbres derrière chez vous sera devenue une voie rapide, contemplerez-vous encore l'horizon? Quand la guerre aura fait de votre potager un charnier, pourrez-vous encore y retourner?